



# La guerre à Rome et ses conséquences sur les corps

Arnaud Paturet

## ► To cite this version:

Arnaud Paturet. La guerre à Rome et ses conséquences sur les corps. F. Faberon (dir.), Handicap et conflits armés, Clermont-Ferrand, Presses de l'UCA, 2021, p. 45-64., 2021. <hal-04922469>

**HAL Id: hal-04922469**

**<https://hal.science/hal-04922469v1>**

Submitted on 4 Feb 2025

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

# La guerre à Rome et ses conséquences sur les corps

Arnaud Paturet

CNRS UMR 7074

Centre de théorie et analyse du droit

École normale supérieure, Paris

Pour l'historien de Rome, l'histoire romaine peut se confondre avec celle de la guerre menée contre les peuples barbares<sup>1</sup>. Certes on arguera à bon droit que la cité des Pères fut fondée à la suite d'un conflit fratricide et que l'image type de l'homme romain est celle d'un paysan guerrier conquérant et rugueux. Mais en réalité, le maintien de ces perpétuels conflits armés entre Rome et ses ennemis ressort d'une idéologie minutieusement délimitée dont les juristes de l'empire nous ont rapporté les contours avec précision.

La doctrine dite extensive qui s'applique à la qualité de l'ennemi se fonde sur l'opinion du juriste Pomponius<sup>2</sup> qui nous explique que toute nation non liée avec Rome par un traité n'est pas forcément nation ennemie au sens propre. Cependant, un citoyen romain qui passerait sous la puissance de cette dernière deviendrait un esclave et la réciproque serait vraie ; elle s'appliquerait de plus à tout objet de droit. On conçoit bien toute la tension diplomatique suggérée par une telle conception exposée presque par hasard par le juriste, à la manière d'une intuition mentale dans une étude de cas visant à illustrer le principe juridique du *postliminium*<sup>3</sup>. Selon cette institution, tout individu ou chose passé aux mains de l'ennemi retrouverait, une fois libéré, son statut originel en effaçant l'action du temps de conquête comme si rien ne s'était passé.

Cette approche romaine du conflit armé fait écho à une idée assez récurrente dans l'historiographie : la société romaine, consciente de sa puissance structurelle, s'affirme de manière antinomique comme le monde civilisé par rapport à celui perçu comme son contraire : le chaos, l'informe, le barbare. Ce dualisme est à l'origine d'un sentiment de rejet à l'encontre du *barbarus*, lequel serait par nature un ennemi potentiel. Il existerait alors de fait par extension un état de guerre latent entre Rome et ceux qui ne sont pas rattachés à la cité par un lien juridique établissant une relation sereine et pacifique<sup>4</sup>. Cette conception juridique se prolongeait à l'occasion en une véritable psychose sociale au point que

---

<sup>1</sup> Pour une liste des principales guerres menées par Rome, cf. Jean Luc Lamboley, *Lexique d'histoire romaine*, Paris, Ellipses, 1995, p. 194-197.

<sup>2</sup> Pomponius *lib. 27 Quint. Muc. D. 49.15.5.2 in pace quoque postliminium datum est : nam si cum gente aliqua neque amicitiam, neque hospitium, neque foedus amicitiae causa factum habemus : hi hostes quidem non sunt. Quod autem ex nostro ad eos pervenit, illorum fit : et liber homo noster ab eis captus, servus fit et eorum. Idemque est, si ab illis ad nos aliquid. Hoc quoque igitur casu postliminium datum est.*

<sup>3</sup> Pour l'analyse des juristes de l'Empire, il faudra se reporter au D.49.15 *De captivis et de postliminio*. Les juristes abordent dans leur casuistique le statut de toutes sortes de biens (navires, vêtements, chevaux etc.) ou d'individus (prisonniers/esclaves) ; surtout, le *postliminium* existe à la fois en temps de guerre et de paix. Voir, à ce sujet Jean Imbert, *postliminium, étude sur la condition juridique du prisonnier de guerre en droit romain*, Paris, Domat-Montchrestien, 1944, 174 p. (c. r. par Raymond Monier, *RHD*, 24-25, 1946-1947, p. 119) ; du même auteur : *Pax romana*, in *Rec. Société J. Bodin*, 14, « La paix », Bruxelles, 1961, p. 303-319, en particulier, p. 113 ou l'auteur montre que le droit de capture en temps de paix existait à l'époque de Cicéron ; Ferdinando Bona, « *Postliminium in pace* », *SDHI*, 21, 1955, p. 249-275 ; « *Sull animus remanendi nel postliminio* », *SDHI*, 27, 1961, p. 186-234 ; Alberto Maffi, « *Ricerche sul postliminium* », Milan, 1992, 255 p. (c. r. par Jean Imbert, *RHD*, 72, 1994 p. 58 et par Karl Heinz Ziegler, *Gnomon*, 67, 1995, p. 726). Indispensable est aussi l'étude de Maria Floriana Cursi, *La struttura del postliminium nella repubblica e nel principato*, Naples, 1996, 370 p. (c. r. par Lorenzo Franchini, *AG*, 217, 1997, p. 499). L'état de la question est très bien posé en introduction, p. 1-7 et les conclusions de l'auteur p. 327-335 font état d'un changement de conception du *postliminium*, en dépit de la complexité des problèmes posés.

<sup>4</sup> Francesco De Martino, *Storia della costituzione romana*, 2, 1, Naples, Jovene, 1973, p. 18-24. Il ressort par ailleurs de l'opinion de Pomponius que Rome était coutumière de ce type d'accord. Les termes employés par le jurisconsulte sont en ce sens probants : *neque amicitiam, neque hospitium, neque foedus amicitiae*. Ils témoignent de la diversité des rapports juridiques que Rome pouvait entretenir avec l'étranger sous la forme de convention d'*hospitium*, de traité d'alliance ou encore de pacte d'*amicitia*. Voir sur ce point : Maria Rosa Cimma, *Reges socii et amici populi romani*, Milan, Guiffre, 1976, 379 p. et Bruno Paradisi, *L'« amicitia » internationale nelle storia antica, Civitas Maxima. Studi di storia del diritto internazionale*, 1, Florence, Olschki, 1974, p. 296-397 ; voir également Jean Muylle, « Le traité d'amitié entre Rome et la ligue Etolienne », *L'Ant. Class.*, 38, 1969, p. 408-429. Sur l'*amicitia* en tant que facteur personnel dans le développement de la vie sociale et constitutionnelle de la cité romaine, on consultera aussi l'étude de Joseph Hellegouarch, *Le vocabulaire latin des relations et des partis politiques sous la république*, Paris, Publications de la Faculté des Lettres de l'Université de Lille, 1963, où l'auteur se livre à un dépouillement consciencieux de bon nombre de sources littéraires, cf. en particulier p. 63-90 sur les différentes formes d'*amicitia*.

les invasions barbares aient pu être mises sur le même plan qu'une catastrophe naturelle à l'image d'un tremblement de terre<sup>5</sup>.

Pour compléter cette analyse du point de vue des frictions internes qui animaient la société romaine, il faut rappeler que, en suivant Édouard Will<sup>6</sup>, les causes de la guerre seraient également à chercher au sein de la noblesse romaine dont une partie aurait pu considérer que l'état conflictuel permanent représentait un moyen sûr de dominer à la fois la République et le groupe nobiliaire, en offrant des occasions illimitées d'accroître la gloire et les richesses en cas de victoire.

Si impitoyable soit ce raisonnement, son application se soumettait à un certain formalisme car une guerre juste *-bellum justum-* devait être déclarée et légitime mais également soumise à un procédé religieux et juridique rigoureux<sup>7</sup>.

Cette configuration étatico-sociale brossée à grands traits avait des conséquences inévitables sur le fonctionnement des institutions et également sur les individus qui composaient le corps social en ce que la guerre perpétuelle est une mise danger des individus exposés à la violence des conflits.

## I La guerre, la violence et la mort

Considérer un phénomène de confrontation corporelle possiblement létal, comme la guerre, à une époque définie, implique de se reporter au rapport à la violence et à la mort dans le contexte social étudié. Au regard de nos canons contemporains, la société romaine est plutôt rugueuse et habituée à la vue du sang. L'espérance de vie y est courte et d'environ trente ans<sup>8</sup> alors même que le service militaire est particulièrement long : seize années pour les simples légionnaires et douze ans pour les Prétoriens<sup>9</sup> ; il dure au plus tard jusqu'à 45 ans<sup>10</sup>. En ce sens, le devoir de soldat implique une rupture nette d'avec la vie civile et un déracinement de l'individu sur le temps long car les légions demeurent stationnées dans les provinces hors de l'Italie où elles sont organisées en groupes autonomes et sédentaires. Ce n'est ainsi pas un hasard si bon nombre de normes juridiques concernant les militaires régulaient l'absence *rei publicae causa* car ceux-ci passaient la plus grande partie de leur existence loin de leur famille et de leur patrie.

Dans le cadre militaire, la plupart des verbes signifiant « tuer » relèvent de violences ordinaires tandis que d'autres peuvent se référer à un combat courageux, à un acte de cruauté ou à une mort recelant un impact psychologique fort en ce qu'elle frappe le chef des troupes<sup>11</sup>. Dans tous les cas, les études lexicales ont leurs limites et la violence dépend toujours du contexte. Au plan interne, même si la société romaine est habituée à la violence - les premières lois pour la réprimer ne virent le jour qu'au cours du 1<sup>er</sup> s. av. J. ; C. - les écrivains latins sont unanimes à identifier certains actes de cruauté. Ils associaient d'ailleurs régulièrement le concept à Sylla dont la férocité était légendaire chez des

<sup>5</sup> Jerzy Kolendo, « Les invasions des barbares sur l'Empire romain dans la perspective de l'Europe centrale et orientale », *Cahiers du centre G. Glotz*, 6, 1995, p. 81-99, en particulier, p. 82.

<sup>6</sup> Édouard Will, *Histoire politique du monde hellénistique (323-30 av. J. C.)*, Tome 2, Nancy (Presses de l'Université), 1982, p. 135-149.

<sup>7</sup> Voir sur ce sujet la thèse récente de Jean François Chemain, *L'évolution de la notion de « bellum iustum » à Rome des origines à Saint-Augustin*, Thèse de doctorat dactylographiée, Droit, Université d'Angers, 2015, texte mis en ligne sur HAL : <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-01699119/document>.

<sup>8</sup> Se reporter aux fameuses tables de vie d'Ulpian au D. 35, 2, 68 *Macer lib. 2 leg. vin. here*. Voir Peter Stein, « Generations, Life-spans and Usufructs », *RIDA*, 9, 1962, p. 335-355 ; et surtout Bruce Frier, « Roman Life Expectancy : Ulpian's Evidence », *Harv. Stud. (class. Philol.)*, 86, 1982, p. 213-251. Pour d'autres données un peu plus récentes, cf. Richard Saller, *Patriarchy, Property and Death in the Roman Family*, Cambridge, Cambridge University Press, 1994 (c. r. de l'ouvrage par Francesca Lamberti, *Labeo*, 42, 1996, p. 298-299 ; par Susan Treggiarri, *JRS*, 85, 1995, p. 257-258 ; voir aussi la brève notice de Richard Sotly dans sa chronique du droit romain privé, *RHD*, 78, 2000, p. 357). Ce livre reprend certaines des données utilisées au sein des travaux menés en collaboration avec B. D. Shaw par ce spécialiste de la *familia romana* (cf. *CPH*, 82, 1987 p. 21-34 et *JRS*, 77, 1987, p. 30-46). Grâce à l'étude d'épigraphes, l'auteur arrive à des résultats proches des estimations d'Ulpian (espérance de vie de 30 ans). L'homme romain vivait en moyenne 32 ans et la femme 25 ans, la mortalité infantile était très élevée. Ceux qui passaient le cap de la petite enfance avaient de grandes chances de dépasser les 25 ans. Le taux de mortalité déjà conséquent pourrait encore être majoré dans la mesure où les morts inconnues auraient tendance à l'augmenter. Cf. également Brent Shaw, *The Cultural Meaning of Death*, in David Kertzel Richard Saller (éd.), *The Family in Italy. From Antiquity to the Present*, Londres, 1991, p. 66-90. Cf. aussi C. Virlovet, « Existait-il des registres de décès à Rome au 1<sup>er</sup> S. ap. J. C. », in *La Rome impériale, démographie et logistique*, Rome, 1997, Éditions de l'EFR, coll. N° 230), p. 77 sur l'importance de la population et p. 81-88. Outre un taux de mortalité très élevé, la population devait gérer de nombreux décès causés par les épidémies. Il est permis d'évoquer par exemple la fameuse épidémie de peste qui causa des pertes humaines catastrophiques et dont il est question chez Suétone, *Ner.39.1 ... Pestilentia unius autumnii, quo tringita funerum milia in rationem Libitinae venerunt*. L'exposé de l'auteur montre que non seulement Rome mais aussi d'autres cités de l'Empire romain, dont celles d'Égypte, tenaient des registres de décès.

<sup>9</sup> Pierre Cosme, *L'armée romaine : VIIIe S. av. J. C. - Vè s. ap. J. C.*, Paris, Armand Colin, 2012, p. 69.

<sup>10</sup> Voir la belle synthèse sur la question de François Cadiou, « Le service militaire romain et son impact sur la société romaine à la fin de l'époque républicaine », *Cahiers du centre G. Glotz*, 20, 2009, p. 157-171.

<sup>11</sup> Sophie Hulot, « La violence guerrière des Romains (218 av. J. C. -73 ap. J. C.) : Discours et méthodes », *Les Annales de Janua*, n° 7, Antiquité, [En ligne], URL : <https://AnnalesdeJanua.edel.univ-poitiers.fr:443/AnnalesdeJanua/index.php?id=2330>.

auteurs allant de Tite-Live à Saint-Augustin<sup>12</sup>. Un tel jugement s'explique par l'ampleur des carnages dont il fut à l'origine mais surtout parce que ceux-ci intervenaient en temps de paix et concernaient des citoyens romains.

Au plan des conflits externes, les approches sont différentes. La guerre tue des hommes de manière significative d'après les auteurs antiques et il serait bien curieux de s'en offusquer. Prenons parmi tant d'autres un récit narré par l'historien grec Polybe<sup>13</sup>, celui de la bataille de Zama, laquelle s'est déroulée au Nord-Ouest de la Tunisie, en 202 av. J. C. Les hostilités mettent en scène celui qui restera longtemps dans les esprits la bête noire des Romains, le fameux Carthaginois Hannibal Barca, opposé aux légions romaines de Scipion appuyées par les troupes du roi numide Massinissa. Cette lutte mettra fin à la seconde guerre punique après une victoire éclatante des Romains qui a impliqué un nombre effroyable de victimes au point que Polybe nous indique que le terrain qui séparait les deux armées était tellement jonché de couches de cadavres et de blessés que le mouvement des troupes était rendu très difficile.

Pour avoir une idée des pertes subies, voici quelques chiffres qu'il faut prendre avec un certain recul mais qui donnent une idée des dommages humains causés par la bataille : 1500 morts et 4000 blessés côté romain et 20 000 morts, 11 000 blessés côté Carthaginois. Ces pertes sont à mettre en rapport avec les effectifs déployés : 34 000 légionnaires, 3000 cavaliers romains et 6000 cavaliers numides contre 50 000 fantassins et 4000 cavaliers et 80 éléphants côté Carthaginois.

Les nombres donnent le vertige et on pourrait penser d'après la relative froideur narrative que les stratégies antiques de combat reposaient sur le sacrifice nécessaire de certaines troupes en avancée, comme si la victoire ne pouvait s'envisager sans pertes humaines. L'historien Tite-Live<sup>14</sup> nous prouve l'inverse lorsqu'il décrit l'attitude du soldat et les techniques de combat rapproché. Il insiste sur le port du bouclier de façon verticale, en particulier pour ceux qui étaient aux extrémités de la formation romaine en tortue et qui se révélaient les plus vulnérables, afin de protéger le corps<sup>15</sup>. Aussi les techniques corporelles s'appliquent à protéger le corps, en particulier les parties vitales du corps, comme la nuque, lors des affrontements<sup>16</sup>. Loin d'être anodin, le discours de Tite-Live nous informe d'une attitude fondamentale incluant un geste protecteur récurrent dans l'iconographie militaire. Le *miles* est représenté le bouclier en avant plutôt qu'avec le glaive pointé vers l'ennemi comme si la défense incluait l'attaque. À l'inverse, le barbare est représenté avec un glaive et sans protection<sup>17</sup> et ceci alors même que la littérature latine nous montre que les adversaires de Rome disposaient d'armes défensives<sup>18</sup>. La métaphore est à peine voilée : à la structure collective et raisonnée de l'armée romaine garante de la préservation de ses composantes s'oppose la bestialité déstructurée d'un barbare agressif peu soucieux de son intégrité physique. Mieux encore, pris par surprise et n'ayant pas eu le temps de s'équiper, le soldat romain se faisait un bouclier de fortune avec une cape ou un manteau<sup>19</sup>. L'objet lui-même est important puisque le lourd *scutum* de bois était censé résister à plus d'une centaine d'impacts<sup>20</sup> mais l'attitude qui le supplée en urgence ne l'est pas moins. L'idée maîtresse est que l'offensive ne peut s'opérer que si le soldat est simultanément protégé. Armes défensives et offensives y concourent de consort : Tacite nous dit qu'il fallait tuer les ennemis en lançant le *pilum*, puis avec l'épée et la bosse du bouclier<sup>21</sup>.

Cette approche, qui renvoie de manière pragmatique aux modalités de la stratégie et du combat, permet de questionner certains stéréotypes littéraires qui mettent en avant l'héroïsme, qu'il faut comprendre comme une mise en danger excessive du corps du *miles*, laquelle sera souvent associée

<sup>12</sup> Sur ce thème, voir par exemple Paul Jal, « Remarques sur la cruauté à Rome pendant les guerres civiles (de Sylla à Vespasien) », *Bulletin de l'association Guillaume Budé*, 4<sup>ème</sup> série, numéro 4, décembre 1961, p. 475-520, en particulier p. 475-483.

<sup>13</sup> Polybe 15.14.

<sup>14</sup> Tite-Live 44, 9, 9-10. Voir également sur ce point S. Hulot, « *Ne nudarent corpora* : le corps du soldat romain exposé à la violence de guerre (de la deuxième guerre punique aux Flaviens) », *Annales de Janua* [En ligne], Antiquité, n°6 cf. <https://AnnalesdeJanua.edel.univ-poitiers.fr/index.php?id=1838#ftn1>

<sup>15</sup> Sur l'armement défensif du soldat romain, voir Sergio Boffa, « recherches sur l'escrime du soldat romain : le combat au glaive du II<sup>e</sup> s. av. J. C. au II<sup>e</sup> s. ap. J. C. », *Revue belge de philologie et d'histoire*, 88-1, 2010, p. 67-91, spécialement p. 69-71.

<sup>16</sup> Sophie Hulot, « *Ne nudarent* »... *op. cit.*

<sup>17</sup> Voir par exemple le fragment d'un bas-relief du Forum de Trajan (cf. Etienne Michon, *Le Louvre. Sculpture romaine*, Edition SNEP illustration, Bobigny, 1945, pl. 1) qui montre un barbare le regard porté devant et le bras droit en avant prêt à frapper avec son glaive. La gestuelle suggère une garde ouverte et l'absence de protection lors de la frappe, de même que l'absence de bouclier. Il faut rappeler que l'iconographie romaine du barbare est stéréotypée : il s'agit d'accentuer la puissance, la supériorité et les victoires romaines. Jusqu'au III<sup>e</sup> s. les barbares sont représentés comme des adversaires vaillants dignes des Romains alors qu'après ils sont montrés vaincus et traînés par les cheveux.

<sup>18</sup> Sur les boucliers des Germains : Tacite, *Germ.* 6. et ceux des Gaulois : Diodore, *Biblio. Hist.* 5.30. Voir aussi la synthèse de Sergio Boffa, « Recherches »... *op. cit.*, p. 72-74.

<sup>19</sup> César, *B. C.* 1.75 ; Tite-Live 25.16.

<sup>20</sup> César, *B. C.*, 3.53 ; Plutarque, César 16.

<sup>21</sup> Tacite, *Ann.* 14.36.

à sa férocité et à son agressivité. Ces comportements seraient, à bien y regarder, le fait de certains individus identifiables motivés par l'ambition sociale ou politique qui exposeraient leur corps à outrance dans l'espoir de récolter une gloire individuelle aux antipodes du sacrifice d'un soldat qui se dévouerait pour la cause collective.

Il faut bien en convenir : injonction morale est faite au soldat d'exposer son corps dans la violence de la guerre s'il le faut. Cependant, la distance est tenue entre l'héroïsme et l'imprudence. En réalité, seul le résultat final permettra de qualifier l'acte initial. Aussi, peu après la première bataille de Capoue en 212 av. J. C. lors de laquelle les consuls Quintus Fulvius Flaccus et Appius Clodius Pulcher avaient été battus, le centurion M. Centénus avait demandé au Sénat quelques milliers d'hommes pour défaire Hannibal. Cet épisode est évoqué par Tite-Live<sup>22</sup> qui connaît l'issue du combat lorsqu'il écrit son récit. Le Padouan souligne autant la témérité de la promesse que la trop grande crédulité du Sénat, en indiquant que ce qui constitue un bon soldat ne fait pas nécessairement un bon général<sup>23</sup>. Cela étant, le centurion ne déméritait pas au combat mais en participant un peu trop ardemment à la bataille il tomba sous les flèches des ennemis, au lieu d'avoir pris soin de guider davantage ses troupes, lesquelles furent perdues sans leur chef pour les commander<sup>24</sup>. L'auteur nous précise que son ardeur guerrière était motivée, entre autres choses, par le déshonneur qui l'attendait s'il survivait à une défaite provoquée par sa témérité. Le principe défendu par l'analyse livienne est limpide : la frontière entre la gloire et le déshonneur est mince.

Certes, tout ou partie du corps de l'individu peut être sacrifié pour la collectivité dans un prolongement de l'idéologie romaine selon laquelle le citoyen doit se dévouer tout entier à la *res publica*. Les juristes se souviendront en ce sens de l'attitude de l'aïeul de Quintus Mucius Scaevola, le célèbre fondateur du droit civil romain, un certain Caius Mucius Scaevola qui avait mis sa main gauche dans le brasier pour montrer la détermination des Romains au roi Porsenna en indiquant combien le corps était peu de choses face à la gloire<sup>25</sup>. Mais au-delà de la flamboyance de ce récit dont l'authenticité a été mise en doute, il convient de triompher de l'ennemi en préservant si possible son corps.

## II Les blessures et les mutilations

Si la guerre implique des morts, elle provoque aussi inévitablement des blessés et des mutilés, ceci en dépit des moyens de protection dont disposaient les militaires. Les armes contondantes utilisées comme le *pilum*, le *gladius hispaniensis*, formé d'une lame de 60 à 70 cm de long avec une pointe aigüe, le poignard (*pugio*) et plus tard la *spatha* (épée longue) avaient la double capacité de piquer et de couper en infligeant de sérieux dommages aux corps.

Les blessures infligées par des coups de pénétration étaient sans doute les plus courantes et la capacité d'amputation corporelle des armes utilisées est sujette à débat. Certes Sénèque nous narre l'exemple d'un vétéran de l'armée de César qui indique que son casque a été coupé en deux par un sabre espagnol<sup>26</sup> mais rien ne permet de dire si le casque s'est rompu au regard du choc d'une lame émoussée ou s'il a été réellement coupé net par un fil bien affûté. Du reste, la frappe a certainement traversé l'équipement défensif du soldat qui affirme qu'on lui a enlevé quelques os du crâne. La puissance du coup ne fait ici aucun doute et les dégâts corporels proviennent aussi du fait que la tête est d'une certaine manière prise en étau entre l'arme adverse et le corps qui la porte, lui-même ancré au sol, de sorte qu'il n'y aurait aucune déperdition d'énergie dans le cas d'un coup vertical.

Cela dit, les amputations résultant d'un coup de tranche sur un membre mobile résulteraient avant tout du tranchant, du poids et de la vitesse d'exécution du coup porté. Or ce type d'attaque nécessite une mise en danger du corps de l'attaquant qui doit armer, le bras loin du tronc, sur une longue distance pour créer une énergie suffisante. De plus, ces frappes de tranche ont peu de chances de succès si le corps adverse est bien protégé et que l'opposant conserve une garde serrée, les bras près du corps et les coudes vers le bas calés près des flancs. Il est ainsi difficile et périlleux de trancher net un membre alors qu'un coup d'estoc, porté par l'extrémité pointue de la lame, est facile à pratiquer et demande moins de force et de distance à parcourir pour l'arme de l'assaillant. En outre, elle le protège en maintenant un espace sécuritaire vis-à-vis de l'adversaire<sup>27</sup>. Ces coups d'estocs semblent être

---

<sup>22</sup> Tite-Live 25.19.16.

<sup>23</sup> Tite-Live 25.19.9-12.

<sup>24</sup> Tite-Live 25.19.16-17.

<sup>25</sup> Tite-Live 2.12-14.

<sup>26</sup> Sénèque, *De bene*. 5.24.

<sup>27</sup> Sur les avantages techniques et stratégique du coup d'estoc dans un contexte différent, à savoir celui de la Renaissance, voir Pierre-Henri Bas, « Entre mouvements intuitifs et gestes techniques. Poignarder un homme (XV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> s.) », *e-Phaistos, Revue des techniques*, 4-1, 2015, *Les arts de guerre et de grâce*, p. 43-55.

ceux décrits par l'historien Ammien Marcellin<sup>28</sup> et ils visaient le bas du buste car les blessures ventrales étaient souvent fatales à court terme.

Dans l'absolu, le sort des soldats blessés ne semble pas avoir ému outre mesure les historiens. Tite-Live, César - qui vante toutefois leur courage<sup>29</sup> - et les autres ne les évoquent pas, ou si peu, et ils se limitent à nous rapporter qu'il y a peu, beaucoup ou pas du tout de blessés<sup>30</sup>.

À Sutrium, en 309 av. n. è., il meurt après le combat plus de blessés qu'il n'était tombé de soldats sur le champ de bataille d'après Tite-Live<sup>31</sup>. Le même nous explique qu'il vaut mieux mourir au combat que d'être blessé<sup>32</sup>. Certes, des auteurs comme César suggèrent bien que les blessés étaient soignés dans la mesure du possible<sup>33</sup> mais rien n'est dit sur une éventuelle organisation sanitaire. Les soldats en étaient donc réduits à se soigner mutuellement, ce qui impliquait peu de chances de survie en cas d'atteinte sérieuse. Il faudrait dire que dans bien des cas le sort des blessés rejoint à plus ou moins long terme celui des morts, en raison de l'absence d'un service de santé dans l'armée mais aussi au regard du nombre de soldats à soigner et des conditions de vie précaires sur les lieux de conflits, propices aux maladies et aux infections.

Cependant, la fraternité militaire a certainement joué à l'occasion un rôle déterminant pour peu que les circonstances s'y prêtaient. Ainsi l'historien Silius Italicus<sup>34</sup> nous narre les mésaventures d'un certain Serranus qui avait été grièvement blessé et qui tentait de regagner ses pénates romaines depuis Pérouse en marchant péniblement de nuit appuyé sur une lance. Épuisé après une longue marche, il frappa à la porte d'une chaumière qui était celle de Marus, un vieux soldat qui fut jadis sous les ordres de son père, un dénommé Regulus, en Afrique. Marus avait acquis l'expérience de nettoyer et panser les plaies sur les champs de bataille et il prit grand soin de son hôte. Une fois ce dernier rétabli, le bienfaiteur ira même jusqu'à l'accompagner à Rome en portant ses armes et en l'aidant à marcher. On voit donc que le dévouement fraternel entre soldats venait en certains cas pallier l'absence de médecine militaire.

Sur un plan plus général, la médecine romaine reste primitive et la méfiance est grande envers la médecine grecque pourtant plus avancée mais impuissante pour soigner les corps abîmés des soldats. D'après ce que nous rapporte Pline<sup>35</sup>, Caton l'Ancien - un censeur au profil très conservateur - pensait que les médecins grecs avaient conspiré entre eux pour tuer tous les barbares. Le premier médecin grec installé à Rome, un certain Archagatos<sup>36</sup> fut certes récompensé pour ses exploits par la citoyenneté romaine mais sa réputation comme *vulnerarius* spécialisé dans le soin de blessures lui fera acquérir une bien affreuse réputation : à force d'amputer, d'inciser, de brûler ses patients au fer chaud pour cautériser les plaies, il prendra le surnom de *carniflex* (bourreau).

La première attestation d'un médecin militaire provient d'un passage des Tusculanes de Cicéron, soit au milieu du premier siècle avant notre ère<sup>37</sup>. Il est fort probable qu'à partir de cette époque les chefs d'armée aient au moins le service d'un médecin mais son rôle n'était vraisemblablement pas de prendre soin de la garnison en son entier.

Si nous disposons donc de peu d'information sur le traitement des blessés, les sources font également peu état de données qui viendraient en amont, en l'occurrence celles concernant les dommages potentiels ou avérés que les armes pouvaient causer aux corps des soldats. Bien sûr, les historiens nous indiquent que tel a été transpercé par une épée, une lance ou une flèche<sup>38</sup>, frappé par la balle d'une fronde<sup>39</sup>, que tel a eu la tête tranchée, que ceux-ci ont été écrasés sous des chevaux ou les roues d'un char mais rien que de très banal dans le récit épique d'une bataille.

Il faut se tourner vers le récit des poètes pour connaître certaines précisions inattendues sur les horreurs de la guerre causées par des armements particuliers. Il faut songer en ce sens aux chars à faux, une arme - dont nous dirions aujourd'hui qu'elle est de destruction massive - d'origine orientale basée sur le concept d'un quadrigé équipé de piques et de faux mené par un cocher en armes<sup>40</sup>. Les dégâts causés par ces procédés découlaient à la fois de la taille et de la masse des lames et piques

---

<sup>28</sup> Ammien Marcellin, 16.12.49.

<sup>29</sup> César, *B.C.*, 1.46.5.

<sup>30</sup> Octave Jacob, « Le service de santé des armées romaines », *L'Antiquité classique*, 2-2, 1933, p. 313-330.

<sup>31</sup> Tite-Live 9.32.12.

<sup>32</sup> Tite-Live 12.7.3.

<sup>33</sup> César, *B.G.* 1.26.5.

<sup>34</sup> Silius Italicus, *Pun.* 6.69-95.

<sup>35</sup> Pline l'Ancien, *Hist. Nat.*, 29.14.

<sup>36</sup> Pline l'Ancien, 29.6.1.

<sup>37</sup> Cicéron, *Tusc.* 2.16.38. L'œuvre a été commencée au printemps 45 avant notre ère.

<sup>38</sup> Tite-Live 8.3.17 et 24.

<sup>39</sup> César, *B.G.*, 5.35.8.

<sup>40</sup> R. Guet, « Le corps du guerrier à l'épreuve des chars à faux aux époques achéménide et hellénistique (VI<sup>e</sup>-I<sup>er</sup> s. av. n. è.) », *Annales de Janua* [En ligne], Antiquité, n°7, Les Annales, mis à jour le : 17/09/2019, URL : <https://Annalesdejanua.edel.univ-poitiers.fr:443/Annalesdejanua/index.php?id=1920>.

utilisées pour équiper les chars, mais aussi et surtout de l'énergie accumulée lors du déplacement de l'engin lancé à pleine vitesse, soit à peu près 35 ou 40 km/h, laquelle rendait la manœuvre difficile puisqu'il fallait environ 200 m pour s'arrêter et faire demi-tour. Un tel engin de mort est présent dans les récits de certains auteurs grecs comme Xénophon ou Diodore qui évoquent les corps déchiquetés et les bras arrachés par les faux mais également chez quelques historiens latins comme Tite Live<sup>41</sup> ou encore Appien<sup>42</sup>. Ce sont les mots du poète Lucrèce qui demeurent les plus explicites :

Lucrèce *De natura rerum* 3.642-646 : « On dit que les chars armés de faux, tout fumants de carnage au fort de la mêlée, tranchent des membres d'un coup si rapide, qu'on voit palpiter à terre la partie tranchée, tandis que l'âme du soldat et sa force vitale, tant l'atteinte a été prompte, ne peuvent en ressentir la douleur. Et même, possédé par l'ardeur du combat, le soldat veut ramener à la lutte et au carnage ce qui reste de son corps : il ne s'aperçoit pas que sa main gauche avec son bouclier est emportée au milieu des chevaux par les chars et leurs faux meurtrières. Un autre ne sent pas que sa main droite est tombée tandis qu'il monte à l'assaut et menace l'ennemi. Un troisième s'efforce de se relever sur la jambe qu'il a perdue, et près de lui son pied agonisant sur le sol remue encore les doigts. C'est quelquefois une tête coupée d'un tronc encore chaud et vivant qui garde un visage animé et des yeux ouverts jusqu'à ce que soient rendus les derniers restes de l'âme. »

Le récit glace d'effroi. Les corps sont tranchés, morcelés, amputés mais les atteintes à cette enveloppe charnelle ne sont pas perçues par l'âme tant elles sont promptes. Par leur rapidité, les coups ne sont pas directement douloureux et le chaos de la bataille fait que le combattant est presque insensible un temps, comme hors du réel et dépossédé de lui-même. Il faut replacer cette narration dans l'idéologie lucrécienne où le guerrier est un homme dénaturé qui serait lui-même cause de ses tourments, dans la mesure où ses passions le poussent à vivre les circonstances les plus dangereuses<sup>43</sup>. Partant, les mutilations doivent être perçues comme le reflet physique d'une turpitude morale individuelle d'une part, et de l'aberration collective qui conduit à la guerre d'autre part. Cette déviance morale est alors suggérée dans ces conséquences les plus extrêmes : la vision fugitive d'un corps morcelé et déchiqueté par une tête qui en serait séparée dans un moment où le dernier soubresaut de l'âme regarde ce qui lui a échappé : un corps pour un ultime instant autonome, jadis objet de passions et qui échapperait dès lors à toute émotion, à toute douleur. À l'appui de son approche, le poète insiste également sur le maintien de l'ardeur guerrière du soldat malgré les mutilations qu'il subit<sup>44</sup> et de nombreux historiens ont mis en évidence cette espèce de transe du guerrier, consécutive du combat acharné, qui lui ferait perdre toute réalité au point qu'il devienne sur le champ de bataille un être insensible et animé d'un fort sentiment d'invincibilité.

Pour autant, les carnages décrits par Lucrèce et ses collègues antiques suggèrent une issue funeste très rapide pour les combattants mutilés sur le champ de bataille mais d'autres témoignages nous suggèrent que certains ont pu survivre à leurs mutilations et ne perdirent pas leur ardeur au point de retourner aux hostilités une fois rétablis de leurs blessures. Plinie l'Ancien nous narre en ce sens le cas fameux d'un certain Marcus Sergius<sup>45</sup>. Le militaire fut amputé de sa main droite lors de sa deuxième campagne et blessé 23 fois, au point de ne plus pouvoir se servir correctement de son autre main et de ses pieds. Il combattit avec courage, équipé d'une prothèse métallique, et il s'échappa à deux reprises après avoir été fait prisonnier par Hannibal. Un tel parcours fait dire à Sénèque que Marcus a triomphé de la fortune même<sup>46</sup> dont l'auteur nous narre qu'elle prend pour adversaire les plus braves : Scaevola, Fabricius, Caton ou encore Socrate, des hommes dont le destin constitue le point extrême de ce qu'un homme pourrait accomplir face à la volonté des dieux.

Cette exceptionnelle mais possible survie aux mutilations et aux péripéties guerrières porte à s'interroger sur le destin réservé à ces corps blessés et mutilés lors de leur retour à la vie civile au sein de la cité.

### III Le corps cabossé du guerrier dans la cité et les cicatrices du soldat-citoyen

Les corps des blessés et des mutilés qui survivent à la guerre portent les stigmates des affrontements<sup>47</sup> et la littérature latine fait état d'un vocabulaire précis pour les désigner. Le terme

<sup>41</sup> Tite-Live 37.43.7

<sup>42</sup> Appien 12.18.67.

<sup>43</sup> Blandine Cuny -Le Callet, *Rome et ses monstres*, Grenoble, Jérôme Millon, 2005, p. 114-115.

<sup>44</sup> Lucrèce 3.647-652.

<sup>45</sup> Plinie l'Ancien, 7.29.

<sup>46</sup> Sénèque, *De Providentia*, 3.

<sup>47</sup> Voir sur ce sujet : Catherine Baroin, « Les cicatrices ou la mémoire du corps » in Ph. Moreau (dir.), *Corps romains*, Grenoble, Jérôme Millon, 2002, p. 27-45 ; *La beauté du corps masculin dans le monde romain* in F. Ghercanoc (dir.), *L'histoire du corps dans l'Antiquité. Bilan historiographique. Dialogues d'histoire ancienne*, Suppl. 14, 2015, Besançon, Presses de l'Université de Franche-Comté ; Matthew Leigh, « Wounding and Popular Rhetoric at Rome », *BICS*, 40, 1995, p. 195-212 ; Florence Dupont,

*cicatrix*<sup>48</sup> (cicatrice) désignait la trace laissée sur un corps par une blessure (*vulnus*<sup>49</sup>) ou un coup porté (*plaga*) qui a laissé des séquelles<sup>50</sup>. Les cicatrices importantes impliquent une mise en danger passée du corps qui n'est pas forcément éteinte, comme si celui-ci gardait en mémoire les failles structurelles causées par les batailles féroces menées par l'individu. Si une cicatrice bien fermée rend les chairs fermes et solides dans un élan porté par l'expression *trahere cicatricem*<sup>51</sup> (littéralement « se cicatriser » dans une idée de modification de l'état des chairs vers la fermeture de la plaie) ; le risque est toujours possible qu'elle puisse se rouvrir. Asconius<sup>52</sup>, le maître du célèbre Quintilien, nous indique que P. Sulpicius décéda la veille de son triomphe parce qu'une vieille blessure s'était rouverte<sup>53</sup>. C'est que la cicatrice mal fermée est à la fois le point d'écoulement du sang vers l'extérieur du corps mais également le point d'entrée d'un pourrissement qui sera fatal à ce dernier<sup>54</sup>.

La trace cicatricielle laissée sur le corps fait exister la blessure en ornant celui qui la porte d'un signe identitaire, celui de son appartenance au corps militaire, comme un témoignage de son histoire passée. Elle forme une marque distinctive dans une société romaine où l'individu était identifié sur la base d'une particularité corporelle. Aussi, il n'est pas rare que le soldat exhibe ses plaies. Après avoir indiqué que le courage est avide de périls, Sénèque nous narre au *De providentia*<sup>55</sup> que le guerrier est fier de montrer ses blessures et le sang qui s'en écoule. L'acte est justifié au regard de l'auteur par le fait que l'on regarderait davantage celui qui revient de la bataille en étant blessé. Pour autant ces corps exposés sont scrutés car, même au retour de la guerre, toute blessure n'est pas bonne à montrer. Les cicatrices honorables du soldat sont situées sur le devant, sur la face antérieure qui s'oppose à l'adversaire tandis que celles situées sur le dos signifient que celui qui les porte a été touché pendant qu'il s'enfuyait en tournant donc le dos à l'ennemi<sup>56</sup>.

Et par extension l'hypothèse où une blessure volontaire interviendrait pour échapper aux obligations militaires est sévèrement punie ainsi que nous le rappelle le juriste Arrius Menander dans son *De re militari*. C'est l'exemple du père qui mutile son fils pour l'empêcher de servir. D'après un rescrit de l'Empereur Trajan, le père fautif pouvait être condamné à la déportation<sup>57</sup>. Une mesure proche est mentionnée par Suétone à l'époque d'Auguste, lequel demeurerait très attaché à la *disciplina* des militaires<sup>58</sup>. Un chevalier Romain avait fait couper les pouces de ses deux fils pour leur éviter la conscription. L'empereur le fit vendre aux enchères comme esclave avec tous ses biens et, comme les fermiers du fisc se portaient acquéreurs, l'individu fut au final adjugé à un affranchi et relégué à la campagne où il vécut en liberté<sup>59</sup>. Quant au soldat qui se blesserait volontairement il sera, sauf en certains cas dûment identifiés, puni de mort<sup>60</sup>. Ces mesures se comprennent au regard de l'extrême importance donnée au devoir militaire<sup>61</sup>, engagement personnel certes mais aussi guerrier et religieux<sup>62</sup>, et elles donnent un éclairage puissant à l'antinomie entre la bonne et la mauvaise blessure qui se trouve être un écho à la dualité composée par l'honneur et le déshonneur. Lors d'un épisode connu relaté par Tite-Live<sup>63</sup> où Rome est menacée par les Volsques, des troubles éclatent et

---

*L'orateur sans visage. Essai sur l'acteur romain et son masque*, Paris, PUF, 2000 ; Philippe Akar, « Corps meurtri, corps parlant » *Revue des sciences sociales*, 59, 2018, p. 54-61 ; consultable en ligne : <https://journals.openedition.org/revss/861> ; Korneel Van Lommel, « Heroes and Outcasts : Ambiguous Attitudes Towards Impaired and Disfigured Roman Veterans », *Classical World*, vol. 109, number 1, 2015, p. 91-117 ; « Stoicism and War Wounds : Mucius Saevola, Sergius Silus and Quintus Sertorius », *Journal of Ancient History and Archaeology*, No. 6.2., 2019, p. 19-26 (abondante bibliographie p. 25-26) ; Kathryn Milne, *The Republican Soldier : Historical Representations and Human Realities*, Publicly accessible dissertations, Paper 64, Penn University, 2009, p. 24-32 en particulier.

<sup>48</sup> Cicéron, *De oratore*, 2.124. Le mot s'applique aussi aux objets : arbres et statues, et pas seulement au corps.

<sup>49</sup> Sénèque, *Ep.* 2.2.

<sup>50</sup> Cicéron, *Phil.* 7.17.

<sup>51</sup> Plin *Hist. Nat.* 30.113.

<sup>52</sup> Sur cet auteur et son œuvre, voir Jean Marie Flambard, « *Quinti Asconii Peditiani commentarii* », *Annuaire de l'EPHE*, 1975, p. 1005-1014.

<sup>53</sup> Asconius, *In Pis.*, 14 in fine : *Fuit autem C. Cotta orator ille compar P. Sulpici qui est in dialogis Ciceronis de Oratore scriptis. Cum decretus ille esset triumphus, mortuus est ante diem triumphi, cum cicatrix vulneris eius quod ante plures annos in proelio acceperat rescissa esset repente.*

<sup>54</sup> Catherine Baroin, « Les cicatrices »... *op. cit.*, p. 31.

<sup>55</sup> Sénèque, *De providentia*, 4.

<sup>56</sup> Matthew Leigh, « Wounding »... *op. cit.*, p. 196-198.

<sup>57</sup> D.49.16.4.12

<sup>58</sup> Suétone, *Aug.* 24.

<sup>59</sup> Sur cet épisode voir Jacqueline Vendrand Voyer, *Normes civiques et métier militaire à Rome sous le Principat*, Clermont-Ferrand, 1983, ADOSA, p. 79-80 ; Jean Lesquier, *L'armée romaine d'Égypte*, Le Caire, 1918, Imprimerie de l'Institut français d'archéologie orientale, p. 160.

<sup>60</sup> D. 49.16.6.7.

<sup>61</sup> Voir par exemple D.49.16.4.10.

<sup>62</sup> Salvatore Tondo, « *Il sacramentum militiae* nell'ambiente culturale romano-italico », *SDHI*, 29, 1963, p. 97-105. Sur le rôle sacré du général cf. André Magdelain, *Recherches sur l'« imperium »*. *La loi curiate et les auspices d'investiture*. Paris, Presses universitaires de France, 1968, p. 42.

<sup>63</sup> Tite-Live 2.23.



opposent le Sénat et le peuple au sujet de l'asservissement des débiteurs insolvables. Un vieillard misérable, ancien centurion, qui avait perdu tous ses biens en raison des pillages de la guerre, montre les marques de torture infligées par son créancier. Elles sont situées sur le dos et le déshonorent en ce qu'elles constituent la marque des esclaves tandis que celles qu'il avait exhibées au préalable sur sa poitrine sont honorables et prouvent sa valeur comme soldat et citoyen, l'auteur les évoquant juste après avoir fait état des décorations militaires du soldat. Nous avons très exactement affaire ici à une oxymore corporelle puissante qui montre, sans qu'il soit utile d'argumenter davantage, qu'un courageux serviteur de Rome a été traité comme un esclave. Cette situation intolérable a ému la foule au point de provoquer une sédition qui nécessita de réunir en hâte le sénat. Cette dichotomie entre les cicatrices du devant et celles du dos est exprimée à son paroxysme chez Valère-Maxime<sup>64</sup> qui nous indique au sujet de L. Siccus Dentatus<sup>65</sup>, un héros exemplaire de la Rome archaïque dans la lutte contre les Patriciens qui avait participé à 120 batailles, que sa poitrine était marquée de quarante-cinq blessures et que son dos était indemne.

Dans cet univers mental, on comprend que les cicatrices sont à mettre sur le même plan que le courage, les victoires ou encore les récompenses militaires car elles incarnent en quelque sorte la qualité du soldat modèle et dévoué qui les porte en sa chair. Elles équivalent même aux signes hérités, c'est-à-dire ceux de la *nobilitas* qui consistent en une reconnaissance des services rendus à la patrie par leurs ancêtres au bénéfice des descendants. Ceci explique pourquoi les « bonnes » blessures sont un lieu commun de la déclamation et un argument fréquemment employé par les candidats aux magistratures ou les mis en cause lors d'un procès<sup>66</sup>, que ceux-ci soient ou non de naissance illustre<sup>67</sup>. Et ceci serait encore plus vrai pour l'*homo novus* : celui qui ne peut briguer un poste politique en raison de sa naissance va légitimer sa posture en érigeant au statut d'*imagines* et de *nobilitas* les cicatrices de son corps pour en faire l'équivalent d'une renommée familiale. On trouve notamment cette démarche dans les fameux discours de Marius rapportés par l'historien Salluste<sup>68</sup> où le mérite personnel s'assimile aux cicatrices.

Pour autant, et c'est là tout le paradoxe, les cicatrices peuvent provoquer un semblant de malaise et ce n'est sans doute pas un hasard si l'iconographie romaine n'en donne que de très rares représentations. Elles enlaidissent objectivement le corps et il ne faut pas s'en réjouir outre mesure ; c'est sans doute pourquoi Plinius<sup>69</sup> détaille les remèdes potentiels pour les atténuer. En fait, elles doivent s'intégrer dans une conception précise de la beauté masculine et de l'image donnée par le citoyen. Il faut rappeler que celles-ci impliquent une gestuelle particulière, le port normé de la toge, une démarche qui ne doit être ni trop rapide, ni trop lente, une bonne hygiène sans prendre trop soin de son corps pour rester du côté de la *virilitas* et ne pas glisser vers la *mollitia* féminine. Cette beauté intégrait également des paramètres extracorporels comme la *dignitas* que les cicatrices peuvent contribuer à forger alors même que ces dernières sont dissimulées sous l'habit et qu'elles ne peuvent être montrées que dans des circonstances particulières. En effet, l'affinement de la culture romaine sous l'influence grecque verra l'émergence d'un code de savoir-vivre introduisant de nouveaux critères venant limiter l'ostentation des marques corporelles de bravoure au nom des règles de civilité<sup>70</sup>. La norme citoyenne - plus neutre que celle du soldat - est également celle d'un corps le plus intègre possible ; ce qui explique que Spurius Carvilius hésite à paraître en public d'après Cicéron<sup>71</sup> car une blessure de guerre le fait boiter. Et ceci est encore plus vrai pour celui qui est associé au cadre liturgique : d'après Plinius<sup>72</sup>, Marcus Sergius, le soldat héroïque amputé de la main droite dont nous avons parlé plus haut, était écarté des pratiques sacrificielles en raison d'interaction défavorables avec les dieux. L'univers divin étant considéré comme pur, ceux qui se livraient au commerce avec les divinités - commerce très courant pour ne pas dire quotidien dans la mesure où

<sup>64</sup> Valère-Maxime 3.2.24 et également Plinius 7.101-102.

<sup>65</sup> Sur ce personnage voir Matthew Leigh, « Wounding »... *op. cit.*, p. 203-204.

<sup>66</sup> En ce sens voir l'analyse de Catherine Baroin, « Les cicatrices »...*op. cit.*, p. 42. Lorsque Manius Aquilius est accusé de concussion en 98 avant notre ère, son défenseur Marcus Antonius déchira la tunique de son client pour montrer à tous les cicatrices de ses blessures reçues de face : l'impact visuel fut décisif et Manius Aquilius fut acquitté. Qu'il s'agisse du contexte politique ou judiciaire, les cicatrices jouent comme un argument bilatéral : elles montrent les mérites de l'individu dont celui-ci se réclame ; charge à la communauté de se montrer reconnaissance des services rendus et de faire œuvre de bienveillance à son égard.

<sup>67</sup> Catherine Baroin, « Les cicatrices »... *op. cit.* p. 38-40.

<sup>68</sup> Salluste, *Bell. Sestor.* 85.29. Voir aussi M. Leigh, « Wounding »... *op. cit.*, p. 201-204.

<sup>69</sup> Plinius, *Hist. Nat.* 20, 157.

<sup>70</sup> Voir Jean Gagé, « Infirmités, blessés de guerre dans l'ancienne Rome », *REL*, 47 (1969), 197. De plus, certaines charges publiques étaient incompatibles avec un certain laisser-aller corporel Aulu-Gelle, *Att.* 7.22 rapporte que les Censeurs avaient coutume de condamner à la perte de leurs chevaux les chevaliers devenus trop gras.

<sup>71</sup> Cicéron, *De Orat.* 2.249. Sur cet épisode : Catherine Baroin, « Boiterie et boiteux dans le monde romain à l'époque classique », *Pallas*, 106, 2018, p. 257-274.

<sup>72</sup> Plinius *Hist. Nat.* 7, 104-106.

Rome était une théocratie civique - devaient présenter une apparence corporelle intègre. Les prêtres se devaient donc de conserver un corps pur, exempt de tâche ou de souillure.

Enfin, il est une certaine catégorie de mutilations qui pose problème : celles qui touchent le visage. L'intégrité de celui-ci est indispensable au citoyen, homme politique ou orateur pour qui une image neutre est essentielle. Par conséquent, un visage couvert de cicatrices reçues au combat se poserait comme une marque trop ostentatoire ; une plaie ouverte projetée à la vision d'autrui symbolisant une mémoire presque trop présente et incompatible avec la vision apaisée de la citoyenne.

Il convient de relier cette idée à l'anthropologie corporelle romaine. La tête n'est pas une partie négligeable du corps, elle demeure une composante noble qui renferme les capacités intellectuelles, la conscience et l'entendement. Pour Apulée, la bouche, composante essentielle du visage et berceau de l'expression orale est « le vestibule de l'âme, la porte du verbe, le rendez-vous de la pensée<sup>73</sup> ». La tête est donc le support de la partie rationnelle de l'âme humaine, le berceau de la pensée et du langage<sup>74</sup>. Comme le montre Tacite, les Romains ne voulaient surtout pas que leur tête puisse tomber aux mains de l'ennemi<sup>75</sup> car elle est l'évidente représentation de l'image que l'on veut donner de son corps et elle le représente dans son intangible entièreté. En ce sens, le terme *caput* a fait l'objet d'une utilisation courante de la part des jurisconsultes, et en particulier de Paul<sup>76</sup>, pour désigner ou identifier l'individu ou son corps en totalité. Et *a contrario* ceci explique en quoi la décapitation était pour les Romains le signe ultime du triomphe sur l'ennemi<sup>77</sup>.

## Conclusion

Depuis le chaos du champ de bataille jusqu'à la réintégration des blessés et mutilés dans l'espace communautaire, on peut déceler certains modes de fonctionnement de la psychologie sociale romaine.

Il y a une juste guerre, laquelle oppose le Romain à son contraire, le barbare, par opposition à une guerre injuste ; de bonnes morts comme de mauvaises morts et de bonnes comme de mauvaises blessures. Cette implacable binarité devait se tordre pour se fondre avec d'autres paramètres de l'idéologie citoyenne masculine au regard de la communication publique, mais encore du lien entretenu par Rome avec les dieux. Au plan général, ces canons impliquaient la présentation d'un corps masculin neutre et contenu, viril, propre mais sans excès de soins et sans défaut majeur dans ses parties les plus visibles. En somme, un *corpus* maîtrisé et éloigné à terme du corps guerrier mais qui pouvait conserver sous l'habit les traces des batailles menées par l'individu, traces indélébiles de sa *dignitas* et de son dévouement à l'État, en vertu desquelles la communauté lui serait à jamais redevable. Telle était l'image idéale du soldat-citoyen romain découlant de la vision de son enveloppe charnelle dans l'espace public de la cité.

---

<sup>73</sup> Apulée, *Apol.*, 45. Dans une autre œuvre, l'auteur met en évidence le fait que la tête et la chevelure sont les plus beaux attributs de la femme Cf. Apulée, *Mét.*, 2, 8. Cette partie principale du corps est celle qui frappe l'œil et qui provoque l'admiration.

<sup>74</sup> Sur cette question, voir Luc Brisson, *Le sexe incertain. Androgynie et hermaphrodisme dans l'Antiquité gréco-romaine*, Paris, Les belles lettres, 1997, p. 19-25, et en particulier p. 24-25 sur les oracles d'inspiration émis par des têtes qui entraînent en concurrence avec le pouvoir oraculaire d'Apollon.

<sup>75</sup> Tacite, *Hist.*, 2, 49, 8, voir également l'exposé de Jean Louis Voisin, « Les Romains chasseurs de têtes » in *Du Châtiment dans la cité. (Actes de la table ronde de l'école française de Rome, 9-10-11 nov. 1982)*, Rome, Publications de l'EFR, 1985, p. 241-293.

<sup>76</sup> Rien que pour le Digeste, on recense plus d'une cinquantaine d'usage du terme, chez Paul, le mot est utilisé dans divers sens. Par exemple comme un moyen de comptage cf. D. 48, 1, 2 *caput de civitate* ou encore comme moyen de désignation de la personne titulaire de l'action, cf. D. 47, 2, 18 *Quod dicitur noxam caput sequi* ou encore D. 2, 9, 2 pr. Voir aussi D. 4, 5, 3 pr. ; 4, 5, 3, 1 ; 29, 5, 6, 2 ; 38, 1, 37, 8 ; 48, 18, 11 ; 48, 18, 18, 1 pour une vision exhaustive de l'utilisation du terme chez Paul. Cf. aussi la table d'Héraclée, 122 *Queiue ob caput c(ivis) R(omane) referendum pecuniam praemium aliudue quid cepit ceperit...* Cf. *CIL*, I, p. 119, n. 206, II<sup>2</sup> (2), p. 482, n. 593 et Paul Frédéric Girard, *Les lois des Romains*, tome 2 des *Textes de droit romain*, Naples, Jovene, 1977, p. 148-158, (bibliographie et présentation p. 148-149), p. 156 pour l'extrait cité *supra*.

<sup>77</sup> François Hinard, *Les proscriptions de la Rome républicaine*, Rome, Publications de l'EFR, 1985, p. 40-42. Il s'agissait de persécuter l'ennemi après sa mort. Mais il est vrai qu'à cette époque, ainsi que l'a remarqué l'auteur, la pratique se trouvait dopée par les récompenses octroyées à ceux qui coupaient les têtes, celle-ci assurant que la bonne personne avait été tuée et attestant de la mort du sujet. Lors de la seconde proscription, il fallait d'après l'édit, ramener la tête du proscrit pour que les *percuissores* puissent bénéficier de la récompense.